

HISTOIRE
DES BELGES
A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

Bruxelles. — Typ. A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et C^{ie}, rue Royale, 3, impasse du Parc

V147
31

A

HISTOIRE

8/15 20.
8

DES BELGES

A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

PAR

AD. BORGNET

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

*Felix quem faciunt aliena pericula
cautum!*

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE

TOME II



op-31-8665

BRUXELLES

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE ROYALE, 5, IMPASSE DU PARC

PARIS

Ancienne maison Treuttel et Würtz
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 49

1862

Tous droits réservés

A



CHAPITRE XIII

Situation des partis en France, dans la question de la guerre avec l'Autriche. — Les Girondins au ministère. — Plan de campagne de Dumouriez. — État intérieur de la Belgique. — Défaut d'accord dans le gouvernement. — Redoublement de mesures arbitraires. — L'armée française entre en campagne. — Ses échecs. — Manière dont ils sont accueillis et appréciés. — Convention entre les Vonckistes et le ministère français. — Nouveau plan de campagne. — Nouvel échec pour la France. — Justification de Lückner. — Réponse des réfugiés belges. — Réclamations contre l'incendie des faubourgs de Courtrai ordonné par le général Jarry.

La question de la guerre divisa le parti révolutionnaire en France; mais le schisme, qui éclata aux Jacobins, porta moins sur la possibilité d'éviter une rupture, que sur l'opportunité d'une guerre immédiate.

La conduite de la cour, dépourvue d'esprit de suite et de franchise, fit croire aux Girondins que la liberté était incompatible avec la forme monarchique, et ils adoptèrent le système agressif comme un moyen de précipiter la crise et de renverser la royauté. Une confiance extrême dans l'énergie du sentiment révolutionnaire les empêchait de douter des résultats définitifs de la lutte.

Les Montagnards ne niaient point que la cour de Vienne eût elle-même, comme le soutenaient les Girondins, enfreint

l'alliance qui l'unissait à celle de Versailles ¹, et pris une attitude hostile; mais ils demandaient qu'on persistât à se tenir sur la défensive : tenter une agression avec des ministres vendus à l'étranger, avec des chefs militaires qui complotaient la trahison, c'était, disaient-ils, le comble de l'imprudence.

Les partisans de la monarchie constitutionnelle, compris sous la dénomination de Feuillants ², appuyaient par d'autres motifs l'opinion des Montagnards. Le ministre Narbonne avait, il est vrai, montré des dispositions belliqueuses; c'était, dit-on, le résultat d'une intrigue ourdie dans les salons de M^{me} de Stael ³. Mais les Feuillants en général espéraient encore, à force de ménagements, éloigner une guerre qu'ils prévoyaient devoir livrer le pays aux fureurs réactionnaires ou aux passions anarchiques. Le monarque pensait de même : pour lui, c'était un moyen extrême à invoquer seulement quand se serait évanoui tout autre espoir, et, livré à ses indécisions, il ne se croyait pas irrémisiblement condamné.

Quant au parti de l'émigration, jouet d'illusions étranges, il attendait de l'invasion étrangère le rétablissement de la monarchie absolue.

Quoiqu'il flattât les inclinations d'un peuple guerrier, le système de Brissot et de ses amis aurait difficilement prévalu, si la diplomatie étrangère avait usé de ménagements; l'appui que l'on voulait prêter au pouvoir royal en faisait un devoir. Le cabinet autrichien, surtout après la mort de Léopold, céda trop aisément aux sollicitations des émigrés et aux provocations du parti qui, en France, poussait à une rupture. Trompé par la facilité avec laquelle la restauration s'était effectuée à Bruxelles et à Liège, il crut qu'il suffirait à ses régiments de se montrer, pour amener le même dénouement à Paris. Les communications de Kaunitz rendirent

¹ Conclue en 1756.

² Le danger commun avait suspendu les divisions entre les partisans d'une ou de deux chambres.

³ *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État*, vol. I, p. 138. Les sympathies guerrières de M^{me} de Stael lui valurent, de la part des Montagnards, le sobriquet de *madame Canon*.